

Le “félicisme” dans *El país de las mujeres* de Gioconda Belli

SOPHIE LARGE

UNIVERSITÉ FRANÇOIS-RABELAIS DE TOURS,
INTERACTIONS CULTURELLES ET DISCURSIVES (ICD), EA 6297
sophie.large@univ-tours.fr

1. Gioconda Belli, auteure nicaraguayenne et ex-révolutionnaire sandiniste, publie en 2010 son sixième roman, intitulé *El país de las mujeres* et paru chez Norma Editorial à la suite de sa désignation comme lauréat du prix «La otra orilla». Ce récit retrace l'histoire d'un parti composé exclusivement de femmes, le «Partido de la Izquierda Erótica» ou PIE pour son acronyme en espagnol, qui parvient au pouvoir par les urnes à Faguas, un pays imaginaire calqué sur le Nicaragua empirique. Dirigé par Viviana, sa présidente, et par un groupe de femmes amies de celle-ci, le PIE met en place une politique qui se veut progressiste, comme l'indique le I de «izquierda», mais aussi la sémantique du progrès social qui irrigue la narration, depuis l'acronyme lui-même jusqu'aux jeux de mots ou références intertextuelles auxquels il donne lieu : «avanzamos. Un pie delante del otro» ; «Caminante no hay camino, se hace camino al andar». Dans ce projet politique fictif, le bonheur occupe une place de choix : il est l'objectif visé par le parti qui cherche à développer une structure sociale garantissant à ses citoyens d'être heureux. Le bonheur est donc central dans *El país de las mujeres*, à tel point qu'il est inscrit dans le manifeste du Partido de la Izquierda Erótica sous le nom de «felicismo», un système qui prétend être une alternative au modèle de société capitaliste.
2. *El país de las mujeres* semble ainsi tenir beaucoup de la longue tradition utopique de la littérature occidentale, depuis le prototype de Thomas More, publié en 1516 et qui allait prêter ensuite son nom au genre littéraire auquel il servit de prélude. Le récit utopique, en effet, place le bonheur de l'individu au centre de l'organisation sociale qu'il décrit. L'étymologie même du mot « utopie » suggère le lien intrinsèque entre bonheur et utopie, comme le signale Pierre Furter : « Puisqu'en anglais il y a une homophonie parfaite entre U et EU, il est possible de comprendre l'*Utopie*

comme ce qui est “ailleurs”... ou “nulle part” comme le propose Érasme ; mais ne serait-ce pas plutôt : *Eutopie*, c’est-à-dire “le lieu du bonheur” ? » (Furter, 1995 ; 139) *El país de las mujeres* reprend par ailleurs plusieurs des caractéristiques essentielles de l’utopie littéraire : le jeu envers/endroit, qui consiste dans le récit utopique à décrire une société imaginaire pour mieux critiquer en creux la société réelle, est évident dans le roman de Gioconda Belli où la construction de l’espace fictif de Faguas prend appui abondamment sur l’espace empirique du Nicaragua. De même, l’ambiguïté sérieux/ludique, fondatrice dans l’*Utopia* de More, est très prégnante dans *El país de las mujeres*, et d’autant plus remarquable qu’elle est plutôt nouvelle chez Gioconda Belli qui avait jusqu’alors adopté un ton relativement sérieux dans ses romans. Le cadre narratif même de *El país de las mujeres* adopte les codes de l’utopie littéraire, qui implique une distance, souvent représentée grâce au motif du voyage ou du rêve, par rapport à la société décrite ; chez Belli, cette distance est signifiée par le processus mémoriel de la présidente, plongée dans le coma suite à un attentat survenu lors de l’un de ses meetings, et qui, alors qu’elle se trouve entre la vie et la mort, retrace mentalement les différentes étapes de son arrivée au pouvoir. *El país de las mujeres* s’inscrit donc, tant par les motifs qu’il développe que par le cadre narratif auquel il souscrit, dans la longue tradition des utopies littéraires, où le bonheur est érigé en but ultime de la construction sociale, ainsi qu’en véritable signe de progrès.

3. On pourrait toutefois se demander si la vision du bonheur développée par Gioconda Belli correspond réellement à cette tradition vieille de plusieurs siècles, dans la mesure où la conception même de bonheur est amenée à évoluer avec le temps. Si l’utopie littéraire est le reflet en creux d’un contexte spatio-temporel et social précis, l’idéal de bonheur dans le roman utopique risque en effet de varier considérablement selon les époques. En d’autres termes, il s’agit de déterminer si le bonheur tel qu’il fonde le projet politique du PIE dans *El país de las mujeres* peut être assimilé à celui que développent d’autres récits utopiques plus anciens, auquel cas son progressisme se verrait sérieusement remis en cause, ou si au contraire il obéit à une vision contemporaine et permet de construire un projet de société qui ne serait pas déjà dépassé avant même d’être décrit.
4. Pour ce faire, nous nous attacherons dans un premier temps à définir ce que le PIE entend par « félicisme » ; cela nous amènera à nous interroger sur le rôle du bonheur dans la construction d’un idéal social dans le roman

ainsi que sur le progressisme supposé de la notion ; enfin, nous nous intéresserons aux potentielles dérives de ce bonheur programmatique, lesquelles pourraient finir par faire basculer le roman du cadre utopique vers le cadre dystopique.

1. Le félicisme ou le bonheur comme projet politique

5. Le félicisme est inscrit en tant qu'idéologie dans le manifeste du Partido de la Izquierda Erótica, inclus dans le roman, où il est défini comme suit :

Declaramos que nuestra ideología es el “felicismo”: tratar de que todos seamos felices, que vivamos dignamente, con irrestricta libertad para desarrollar todo nuestro potencial humano y creador y sin que el Estado nos restrinja nuestro derecho a pensar, decir y criticar lo que nos parezca. (Belli, 2010 ; 110)

6. Un peu plus loin dans le roman, la présidente Viviana décrit sa vision du bonheur de la façon suivante :

Definimos la felicidad como un estado donde las necesidades esenciales estén resueltas y donde el hombre y la mujer, en plena libertad, puedan escoger y tener la oportunidad de utilizar al máximo sus capacidades innatas y adquiridas en beneficio propio y de la sociedad. (*Ibid.*, 132)

7. “Felicismo” et “felicidad” sont ainsi reliés par un lien de cause à effet, le bonheur étant un état que le “félicisme” prétend rendre possible, comme l'indique d'autre part clairement la formation du néologisme par l'ajout du suffixe “-isme” à l'adjectif. Le félicisme constitue par conséquent une garantie, décrétée au niveau de l'État, de l'accès au bonheur de tout un chacun : en ce sens, il pose la question de l'articulation de la vie privée et de la vie publique. Les débats observés dans la population autour du projet “féliciste” sont d'ailleurs particulièrement évocateurs, les hommes voyant dans le programme du PIE une atteinte à leur vie privée, tandis que les femmes perçoivent plus facilement le lien entre la sphère individuelle et la sphère collective, les changements dans la première étant conçus comme une étape préalable à la transformation de la seconde. Il y a là, sans aucun doute, une sorte de réactivation de la célèbre devise féministe des années 70 qui postulait que « le privé est politique » :

—Pues yo no sé —dijo el hombre de las chinelas amarillas—. Algunas cosas las han hecho bien, pero a los hombres nos han puesto la vida patas arriba.

Antes a uno no le cambiaba la vida cuando cambiaban los gobiernos, pero **este se ha metido en la vida privada de uno.**

—Pues para mí eso es lo bueno que han hecho —dijo Violeta—. **Es lo que ellas llaman felicismo, empezar porque seamos felices en la casa.** (*Ibid.*, 30) [nous soulignons]

8. Le félicisme est donc un principe politique qui postule que le changement dans la sphère intime finit, à terme, par provoquer un changement dans la sphère publique : en créant les conditions du bonheur individuel, il vise par conséquent à instaurer un bonheur collectif, bien que le récit ne précise pas clairement si ce dernier doit être conçu comme la simple somme des bonheurs individuels ou s’il est plus que cela. Pour créer ces conditions, l’État gouverné par le PIE met en œuvre une série de mesures destinées à modifier le bien-être des individus dans le cadre de leur vie privée, à l’instar des cours de maternité, dispensés aux filles comme aux garçons, afin d’apprendre à tous à langer, nourrir et bercer les enfants, en vertu du fait que, selon des enquêtes commandées par le PIE lui-même, «las parejas más felices eran aquellas donde mejor distribuido estaba el trabajo de la casa.» (*Ibid.*, 213) Le bonheur dans *El país de las mujeres* est donc avant tout un apprentissage, de même que la liberté qui, comme l’indiquent les définitions citées précédemment, le rend possible. Il est en ce sens significatif que le PIE crée, à son arrivée au pouvoir, un *Ministerio de las Libertades Irrestrictas* qui reçoit la mission d’enseigner au peuple de Faguas le sens du mot *liberté*, conçu pour beaucoup de Faguayens¹ comme le simple fait de «no estar en la cárcel» (Belli, 2010 ; 42).

9. Le bonheur tel qu’il est décrit dans le sixième roman de Gioconda Belli est donc avant tout un processus. Il n’est pas donné d’emblée ; bien au contraire, il nécessite une implication particulière du sujet, comme l’indique le philosophe Vincent Citot :

On ne consomme pas le bonheur comme un petit sucre qui fond dans la bouche ; notre bonheur, il nous faut le construire et en être l’auteur. Il relève donc de la sagesse et de la discipline ; il est liberté. Celui qui attend le bonheur comme on attend qu’il fasse beau peut attendre longtemps, prévient Alain, car **le bonheur ne se reçoit pas et ne s’attend pas : il se fait par le courage et la volonté.** (Citot, 2006 ; 37)

1 Néologisme formé sur le modèle de « Nicaraguayen », Faguas étant une transposition dans la fiction du Nicaragua réel. Gioconda Belli utilise en espagnol le terme «fagüense», également formé par analogie avec «nicaragüense».

10. C'est là une différence fondamentale avec les utopies littéraires classiques, de l'*Utopia* de More aux *Nouvelles de nulle part* de William Morris, en passant par *La Cité du soleil* de Tommaso Campanella, qui décrivent une cité ou un pays où le bonheur préexiste aux membres de la communauté. Il y a à cela deux raisons essentielles. La première est d'ordre formel : dans *El país de las mujeres*, la société idéale est décrite en cours de construction, et impose assez logiquement la nécessité de former ses membres à un nouveau mode d'être ensemble, chose qui n'a pas lieu d'exister dans une organisation sociale déjà constituée. La seconde, d'ordre philosophique, tient à l'écart historique qui sépare le roman de Gioconda Belli, écrit au début du XXI^e siècle, des utopies littéraires qui ont fleuri du XVI^e au XIX^e : entre ces deux périodes est en effet née la catégorie philosophique de l'individu qui émerge seulement avec la modernité :

Le sentiment de l'identité individuelle se diffuse progressivement au XIX^e siècle et le romantisme en est sans doute l'une de ses manifestations les plus vives. Mais cette “première modernité” ne posait pas avec acuité la question des identités, parce que celles-ci étaient encore assignées, “elles venaient d'en haut”. La première moitié du XX^e siècle ne diffère pas sur ce point. (Halpern, 2004 ; 12)

11. En ce sens, la conception du bonheur développée par *El país de las mujeres*, où ce dernier repose sur un apprentissage actif de la part de l'individu et « suppose une jouissance de soi, une réflexivité » (Citot, 2006 ; 41), selon les termes de Vincent Citot, semble résolument actuelle. Le félicisme, on le voit, n'est pas en soi une garantie de bonheur. Ce qu'il garantit, ce sont les conditions nécessaires à l'apprentissage et à l'exercice par l'individu de son propre bonheur. Dans cette perspective, l'État ou la société progressistes sont ceux qui créent les circonstances favorables à la réalisation par chacun de son « potencial humano y creador » ou de ses « capacidades innatas y adquiridas », puisque ce sont là les termes que le récit utilise dans les définitions du félicisme et du bonheur citées plus haut. Il semble ainsi qu'il soit possible de mesurer le niveau de développement d'une société à l'aune du bonheur de ses membres. C'est tout du moins ce que revendique le PIE, comme nous allons le voir à présent.

2. Le bonheur comme mesure du progrès social ?

12. Lors des réflexions du PIE autour de son idéologie du félicisme, la question de la mesure du progrès social est soulevée explicitement par la présidente, qui remet en cause l'utilisation du PIB comme indicateur de développement et érige de la sorte le félicisme en système, lequel apparaît radicalement opposé au capitalisme :

Faguas puede ser el plan piloto de un sistema diferente propuesto por nuestro partido: el “felicismo”. **La felicidad per cápita y no el crecimiento del Producto Interno Bruto** como eje del desarrollo. Medir la prosperidad no en plata sino en cuánto más tiempo, cuánto más cómoda, segura y feliz vive la gente.

—Te leíste a Amartya Sen —dijo Rebeca—. Me encanta ese hombre. Eso que vos decís es lo que hace la ONU, es el índice de calidad de vida. (Belli, 2010 ; 103-104) [nous soulignons]

13. La référence à Amartya Sen, Prix Nobel d'économie en 1998, est particulièrement intéressante, dans la mesure où l'économiste indien est à l'origine de la notion de « capacités », qui rejoint l'idée développée par le PIE selon laquelle le bonheur repose sur l'existence de conditions favorables à la réalisation par l'individu de son propre potentiel :

Les “capacités” représentent la capacité réelle qu'ont les individus d'atteindre les buts qu'ils se fixent. L'étendue des “capacités” des personnes est celle de leur liberté réelle ou positive d'accomplir certains “fonctionnements”, comme par exemple lire, écrire, avoir un travail, être politiquement actif, être respecté des autres, être en bonne santé physique et mentale, avoir reçu une bonne éducation et une bonne formation, être en sécurité, avoir un toit, faire partie d'une communauté, etc. [Amartya] Sen incite à prendre en compte les opportunités concrètes qu'ont les personnes d'accomplir les actions importantes de leur point de vue, les individus étant les acteurs de leur propre bien-être. (Boisson et Maureuge, 2008 ; 7)

14. La notion de « capacités » développée par Amartya Sen dans le domaine de l'économie et défendue en philosophie par Alain Badiou pour qui « Le bonheur, c'est lorsque l'on découvre que l'on est capable de quelque chose dont on ne se savait pas capable » (Badiou, 2015), a participé à la prise de conscience des limites du PIB pour mesurer le développement et la richesse d'une société et, a fortiori, son niveau de bien-être. Cette prise de conscience, qui s'inscrit dans un courant de pensée connu sous le nom d'« économie du bonheur » et qui traverse des champs disciplinaires

divers, n'est en réalité pas totalement nouvelle : déjà en 1920, l'économiste britannique Arthur Cecil Pigou publiait un ouvrage intitulé *L'économie du bien-être* où il remarquait qu'à partir d'un certain niveau de revenu, l'augmentation de celui-ci n'était plus corrélée au bonheur, suggérant l'influence de facteurs autres que l'argent dans la perception du bien-être (Pigou, 1920). Le développement de l'« économie du bonheur » s'est affirmé dans les années 50, avec une accélération dans les années 70 qui voient la publication des premiers travaux de poids dans le domaine. L'engouement actuel a abouti à des propositions de correction des failles du PIB, soit par ajout de critères supplémentaires, soit par création de nouveaux indicateurs de richesse. Cette dernière démarche est celle d'Amartya Sen, qui est à l'origine de l'Indice de Développement Humain (IDH) retenu par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD). Aux côtés de l'IDH, on peut citer également l'Indice de bien-être économique (Osberg et Sharpe), l'Indicateur de développement durable de l'ONU ou encore le Bonheur National Brut (BNB) dont s'est dotée la monarchie du Bouthan dans les années 70². En ce sens, le félicisme du PIE créé par Gioconda Belli ne semble pas particulièrement avant-gardiste.

15. D'autre part, les différentes alternatives au PIB proposées par les experts, les États ou les institutions internationales s'appuient sur des critères parfois tout aussi discutables :

l'examen détaillé des indicateurs et mesures alternatives au PIB montre l'impossibilité de contourner la question normative dès lors que sont en jeu la définition de préférences collectives et le contenu que nos sociétés veulent donner aux notions de progrès ou de bien-être. (Boisson et Maureuge, 2008 ; 2)

16. La remise en cause du PIB pose en effet la question de la définition de critères précis sur lesquels fonder la mesure du bonheur. Or, à y regarder de plus près, on constate que ces critères, dans la réalité comme dans la fiction, se basent davantage sur la satisfaction des désirs que sur le bonheur lui-même, une distinction que la philosophie grecque établissait déjà, opposant l'hédonisme (du grec *hêdonê*, plaisir) à l'eudémonisme (du grec *eudaimonia*, bonheur).

17. Si l'on se tourne par exemple vers la notion de « qualité de vie » dont parle la présidente du PIE dans *El país de las mujeres* lorsqu'elle critique le

2 Pour une vision panoramique de l'« économie du bonheur » et un récapitulatif des différents indicateurs de bien-être, on pourra consulter le tableau situé en page 3 de l'article de Marine BOISSON et Céline MAREUGE précédemment cité.

PIB, on observe que sa définition est plus proche de la perspective hédoniste que de la perspective eudémoniste. En effet, le rapport commandé en 2008 par le Président de la République française à Joseph Stiglitz, Jean-Paul Fitoussi et Amartya Sen sur la mesure des performances économiques et du progrès social affirme que :

la qualité de la vie dépend de la santé et de l'éducation, des conditions de vie quotidienne (dont le droit à un emploi et à un logement décent), de la participation au processus politique, de l'environnement social et naturel des personnes et des facteurs qui définissent leur sécurité personnelle et économique³.

18. Autant de critères liés à la satisfaction de besoins primaires plus qu'au bonheur proprement dit. D'autre part, l'insistance du PIE à se présenter comme un parti maternel, «que proponga darle al país lo que una madre al hijo, cuidarlo como una mujer cuida su casa» (Belli, 2010, 101), nous semble également relever davantage de la satisfaction que du bonheur, de l'hédonisme que de l'eudémonisme. Cette image maternelle, récurrente dans le roman de Gioconda Belli et caractéristique des utopies classiques, suggère en effet que les besoins primaires du peuple sont satisfaits dans la société idéale, comme l'indiquent également les diverses occurrences du mythe de l'abondance, telles que l'allusion aux «ríos de leche y miel» (*Ibid.*, 15) ou la formulation du cinquième aspect de la proposition politique du PIE qui vise à «Enfocar la productividad del país a lograr la autosuficiencia alimentaria y energética» (*Ibid.*, 132). La philosophie du PIE s'apparente donc davantage à une recherche de plaisir qu'à une recherche de bonheur et, en ce sens, elle est tout à fait cohérente avec celle que l'on trouve dans la tradition littéraire utopique, où l'organisation sociale garantit au peuple la sécurité alimentaire ainsi que l'accès égal de tous au logement, à l'habillement et à l'éducation. Le progressisme de la proposition du PIE se voit dès lors considérablement réduit, d'autant que, comme l'indique Lucie Davoine, il existe un paternalisme de l'« économie du bonheur » : cette économiste prévient en effet que « l'économie du bonheur ne peut être un substitut de la démocratie » (Davoine, 2009 ; 45), et que « le bonheur ne peut fournir un critère immédiat pour mettre en œuvre des schémas incitatifs. Des indicateurs comme le “Bonheur National Brut” sont utiles pour le débat, mais le but de la politique ne doit pas être de les maximiser. » (*Ibid.*) C'est donc sur

3 Joseph E. STIGLITZ, Jean-Paul FITOUSSI et Amartya SEN, cités par Florence JANY-CATRICE et Dominique MÉDA (2011, 3)

les dérives du bonheur en politique que nous allons maintenant nous arrêter.

3. Les dérives du bonheur en politique

19. Lucie Davoine n'est pas la seule à penser l'« économie du bonheur » en termes de paternalisme. Parmi d'autres chercheurs, l'économiste Florence Jany-Catrice et la philosophe et sociologue Dominique Méda mettent en garde sur le fait que les indicateurs de richesse alternatifs au PIB peuvent parfois être instrumentalisés :

On ne peut adopter des instruments de mesure qu'à partir du moment où l'on s'accorde sur ce qu'est le progrès, la richesse, le bien-être qui importe, si l'on s'accorde sur ce qui “compte”, à moins qu'un homme seul ou un petit groupe de spécialistes ne l'imposent. (Jany-Catrice et Méda, 2011 ; 7)

20. Marine Boisson et Céline Mareuge vont plus loin, mettant en avant la « notion économique de “dictateur bienveillant”, attachée à celui qui construit l'indicateur (le scientifique, l'institution, la collectivité, etc.) » (Boisson et Mareuge, 2008 ; 5) C'est en quelque sorte le risque que court le PIE dans *El país de las mujeres* : sous leurs airs bienveillants, la présidente Viviana Sansón et ses amies frisent parfois le paternalisme – ou le *maternalisme*, pourrait-on dire, tant la présidente et l'organisation du PIE dans leur ensemble sont fréquemment associées à une figure maternelle qui tend à infantiliser le peuple. Ce dernier est ainsi présenté, à plusieurs reprises, comme un enfant ignorant qu'il s'agit d'éduquer et à qui il faut « inculcar el respeto a la inviolable libertad de mujeres y hombres dentro de la sociedad. » (Belli, 2010 ; 42) Tout aussi respectable et nécessaire que soit l'objectif, on peut se demander si ce terme « inculcar » ne cache pas, en définitive, une vision de la politique assez asymétrique, dans laquelle le peuple se contenterait d'assimiler, en bon élève, tout ce que l'État jugerait bon qu'il apprenne, le bonheur en premier lieu. Viviana ne s'en cache pas, déclarant que « El poder es imposición. La infancia es una buena escuela. Y mirá que, a pesar de todo, nos hizo ser quienes somos. » (*Ibid.*, 174) Mais la métaphore maternelle va plus loin encore que cela : elle tend en effet à transformer le PIE et son idéologie du félicisme en une sorte de religion, si l'on en croit les résonances bibliques de la caractérisation du peuple par Viviana, comme des « hijos pródigos que volvieran a su regazo » (*Ibid.*, 168) ; cette tendance n'est pas isolée dans le roman, où d'autres membres du PIE se

présentent en prophétesses du nouvel ordre social, à l’instar de Martina, la militante pour la féminisation de la langue qui évoque le «púlpito libertario que, en un dos por tres había montado en Faguas, desde donde predicaba como Evangelista de la Nueva Testamento el fin de la discriminación por razones de género, color, religión o identidad sexual.» (*Ibid.*, 43) Si la quête d’égalité et de liberté entreprise par le PIE semble tout à fait légitime, on peut en revanche émettre quelques réserves sur les questions démocratiques que pose la mise en œuvre de cette politique par un parti qui, se situant au-dessus d’un peuple infantilisé, cherche à faire son bien, quitte à le faire malgré lui. Le *maternalisme* du PIE est parfois même à la limite du populisme, comme le montre le culte de la personnalité de la présidente qui, lors de ses apparitions en public, «llevaba a las masas al paroxismo del entusiasmo pero, después, sentía la compulsión maternal de tranquilizarlas» (*Ibid.*, 15). Ainsi, bien que la définition du félicisme intègre l’idée d’une non-ingérence de l’État dans la liberté et la quête de bonheur des citoyens, la façon même dont le PIE exerce le pouvoir semble contredire cette vision. Certaines des mesures prises par le PIE ne sont d’ailleurs pas très éloignées de la dérive autocratique, telles que la très controversée exposition publique des violeurs qui, faisant écho à la loi du Talion, pose l’épineuse question des droits humains :

Hacerlos pasar vergüenza era someterlos a una pena moral similar a la que sufrían sus víctimas, sobre todo las que optaban por callarse, que eran, por fortuna, cada vez menos, pues aquellos castigos las habían envalentonado a denunciar a sus victimarios. Al fin se sentían comprendidas en su agravio y en la intimidad admitían que **les gustaba ver aquellos hombres encerrados en jaulas como monos.** (*Ibid.*, 86) [nous soulignons]

21. Toutefois, le PIE est tout à fait conscient de ces limites : Viviana elle-même reconnaît être guidée par

la obsesión de gobernar que podía llevarla a olvidar la esencia de los demás y verlos nada más como superficies en donde rebotar sus ideas. » (*Ibid.*, 187)

22. Le comité exécutif du parti discute d’ailleurs cette question au cours d’un dialogue qui en dit long sur la personnalité de la présidente :

—Tenemos que llevar el proyecto a la Asamblea —dijo Ifi.
—¡Ah, la dictadura! —dijo Viviana.
No sabían cuánto le tentaba pasar por encima de todas esas limitaciones legales y simplemente ordenar como emperadora romana.
—Nunca pensé que entendería a los dictadores —rió.
—Menos mal que nos tenés a nosotras —dijo Rebeca—, ya podés irte olvidando de ser dictadora. (*Ibid.*, 181)

23. Il est d'autre part significatif que, au-delà des problèmes démocratiques posés par un parti cherchant à imposer le bonheur à un peuple qui se contenterait de lui être reconnaissant, les modalités même d'imposition de ce bonheur peuvent sembler discutables. En effet, le PIE est un parti qui se revendique féministe et fait reposer le changement politique et social sur les femmes. Il défend par exemple explicitement la stratégie du *care*, utilisant à l'envi, comme nous l'avons déjà signalé, les métaphores maternelles et affirmant qu'il s'agit de «socializar la práctica del cuidado en el que somos especialistas y presentarnos como las expertas, las más calificadas para hacerlo.» (*Ibid.*, 102) En ce sens, les membres du PIE ne s'éloignent pas tellement du rôle traditionnel des femmes ainsi que de la logique essentialiste selon laquelle c'est précisément sur elles que repose le bonheur collectif, du fait de leur capacité maternante. Pourtant, Viviana critique cette vision dans le cadre du couple et de la famille, lorsqu'elle revient sur ses années de mariage passées : «Había sido un matrimonio feliz. Solo el tiempo, la distancia y el pleno uso de su independencia hicieron que Viviana se percatara de cuánto había cedido como mujer para que esa felicidad fuese posible.» (*Ibid.*, 69) Ainsi, il existe une sorte de schizophrénie idéologique dans la position du PIE par rapport au bonheur : les membres du PIE critiquent volontiers le fait que les femmes soient les responsables du bonheur dans la sphère privée, mais admettent sans problème qu'une fois au pouvoir, elles s'appuient sur l'idée de bonheur pour gouverner. Essentialisme et autoritarisme semblent donc constituer deux dérives possibles de l'inclusion du bonheur dans l'agenda politique du PIE. En ce sens, *El país de las mujeres* peut rappeler bon nombre de dystopies littéraires où l'idéal sur lequel est fondé le modèle de société se voit relégué au second plan par un système qui prend des allures totalitaires. On peut penser bien entendu au roman *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley ou à *1984* de George Orwell, à ceci près que dans le cas de Gioconda Belli, les dérives sont beaucoup moins explicites et n'ont pas l'intention dénonciatrice des romans dystopiques du XX^e siècle « dont le rôle est de briser le silence là où le débat politique reste ardu, voire impossible. » (Dilas-Rocherieux, 2000 ; 70-71) Chez Gioconda Belli, au contraire, ces dérives sont nuancées par le fait que la société idéale est présentée en cours de construction et non donnée d'emblée, comme l'indique la métaphore portée par l'acronyme du parti et tout le réseau sémantique du cheminement auquel nous faisons allusion en préambule. Dans cette perspective, les dérives autocratiques décelables dans *El país de las*

mujeres peuvent être vues comme des mises en garde contre les risques qu’impliquent les projets de société fondant l’organisation sociale sur l’idée de bonheur.

24. La vision du bonheur développée par le sixième roman de Gioconda Belli est donc particulièrement ambiguë et contribue à opacifier la réflexion sur le genre littéraire auquel le récit appartient. Plaçant le bonheur au centre de l’organisation sociale idéale, *El país de las mujeres* assume en effet un héritage clairement utopique, où la société garantit à ses membres les conditions nécessaires à l’accès de tous au bonheur à parts égales.
25. Néanmoins, le fait d’ériger le bonheur en système à travers le développement de l’idéologie du félicisme présente quelques limites : tout d’abord, le félicisme tend dans la pratique à privilégier l’hédonisme à l’eudémonisme, et semble en ce sens manquer sa cible. En voulant créer les circonstances favorables à l’exercice du bonheur par chaque citoyen, il met en effet l’accent sur la satisfaction des besoins primaires (accès à l’alimentation, au logement, à l’éducation, etc.) et non sur le bonheur lui-même, sans compter que cette politique n’a rien d’une innovation, que ce soit dans la sphère économique, où des travaux sont menés en ce sens depuis la seconde moitié du XX^e siècle, ou dans la sphère littéraire, où la satisfaction des besoins primaires constitue la base de la littérature utopique du XVI^e au XIX^e. *El país de las mujeres* s’inscrit donc dans la droite lignée des utopies classiques, et on peut par conséquent s’interroger sur ce qu’il apporte de nouveau à ce genre.
26. Enfin, la politisation du bonheur que présente le roman laisse entrevoir de possibles dérives liées à l’exercice d’un pouvoir féminin dont l’objectif principal serait d’instaurer le bonheur : *El país de las mujeres* pose ainsi la question de l’essentialisme – le bonheur, conçu comme satisfaction des besoins primaires, relevant dans le récit de la responsabilité exclusive des femmes – ainsi que celle de l’autoritarisme – la figure maternelle de la présidente frôlant parfois le paternalisme, le « maternalisme » ou le populisme. Le roman semble dans cette perspective quitter le cadre utopique pour adopter les codes de la dystopie. Toutefois, la visée dynamique de la société, présentée en cours de construction par le récit, contraste aussi bien avec l’utopie traditionnelle qu’avec la dystopie, qui tendaient toutes deux sous leur forme classique à décrire une organisation sociale déjà en place. On peut donc considérer que *El país de las mujeres* orchestre une rupture

du pacte utopique, plaçant l'idéal non plus dans la société elle-même, mais dans son processus de construction. Cette vision serait finalement assez cohérente avec l'idée d'un bonheur qui se construit à chaque instant.

Bibliographie

BADIOU Alain, interviewé par Nicolas TRUONG, « La leçon de bonheur d'Alain Badiou », *Le Monde*, 14/08/2015, http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/08/14/comment-vivre-sa-vie_4724566_3232.html

BELLI Gioconda, *El país de las mujeres*, Bogota, Editorial Norma, 2010.

BOISSON Marine et MAREUGE Céline, « Analyse : au-delà du PIB, le bonheur ? », Centre d'analyse stratégique, *La Note de Veille* n°91, février 2008, p. 7. Téléchargeable en ligne : <http://archives.strategie.gouv.fr/cas/content/note-de-veille-n%C2%B091-fevrier-2008-analyse-au-dela-du-pib-le-bonheur.html>

CITOT Vincent, « Matérialisme, spiritualisme et scepticisme : prolégomènes à une philosophie du bonheur », *Le Philosophoir*, 2006/1, n°26.

DAVOINE Lucie, « L'économie du bonheur. Quel intérêt pour les politiques publiques ? », *Revue économique*, 2009/4, n°60. Consultable en ligne : www.cairn.info/revue-economique-2009-4-page-905.htm

DILAS-ROCHERIEUX Yolène, *L'utopie ou la mémoire du futur : de Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Paris, R. Laffont, 2000.

FURTER Pierre, *Mondes rêvés : formes et expressions de la pensée imaginaire*, Neufchâtel, Delachaux et Niestlé, 1995.

HALPERN Catherine, « L'identité. Histoire d'un succès », in Catherine HALPERN et Jean-Claude RUANO-BORBALAN (éds.), *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences humaines, 2004.

S LARGE, « Le “félicisme” dans El país de las mujeres de Gioconda Belli... »

JANY-CATRICE Florence et MÉDA Dominique, « Le rapport Stiglitz et les écueils de l'expertise », Institut pour le développement de l'information économique et sociale (IDIES), Note de travail n°14, mars 2011, téléchargeable en ligne : http://www.idies.org/public/Publications/idies_note_de_travail_14_BAT.pdf

PIGOU Arthur C., *The economics of welfare*, London, Macmillan, 1920.

STIGLITZ Joseph E., FITOUSSI Jean-Paul et SEN Amartya, cités par JANY-CATRICE Florence et MÉDA Dominique, « Le rapport Stiglitz et les écueils de l'expertise », Institut pour le développement de l'information économique et sociale (IDIES), *Note de travail* n°14, mars 2011, téléchargeable en ligne : http://www.idies.org/public/Publications/idies_note_de_travail_14_BAT.pdf